

A quai (Jeanne)

Ma petite  
mémé

de plume en plume...

## Ma petite mémé

- J'veux pas qu'on m'touche. Laissez-moi.
- Allez, viens. On va juste faire un pas dehors.
- Oui, c'est ça. On fait un pas, puis deux et on avance... Mais moi, j'veux pas avancer. J'veux rester là.
- Jeanne, je ne comprends pas ce qu'il se passe. Depuis qu'on est revenu de vacances, quelque chose a changé. Ça fait 15 jours que tu ne te lèves plus pour aller à l'école. Tu manges plus rien. Regarde-toi, t'as plus que la peau sur les os et t'es blanche comme un cachet d'aspirine.
- Je sais maman. Je sais pas ce qui s'passe. Ça ira mieux demain.
- Tu dis ça chaque jour. Tu peux me parler, tu sais.

Et à chaque fois, je me tournais dans mon lit et mettais mon drap sur la tête. Fin de la conversation. Maman repartait sans réponse. J'avais choisi de me taire.

Fin de l'été. Je viens d'avoir 16 ans et je tombe en syncope. Mes parents ont toujours cru que c'était la fatigue d'avoir gardé jours et nuits pendant 1 mois mon petit cousin alors âgé d'un peu plus d'un an. Je les ai laissé croire cela. J'ai pris le parti de garder pour moi ce qui resterait une cicatrice qui referait surface de temps en temps.

- Je rappelle le médecin. Tu peux pas rester comme ça. Tu me fais peur. Tu te rends compte, tu ne pèses plus que 33 kilos.

Mais qu'est-ce qui se passe ma chérie.

- Je sais pas maman. Je sais pas.

Chaque jour maman m'apportait une infusion du soir, saveur cassis. Je me souviens encore de l'odeur de ce breuvage qu'elle me déposait sur un plateau, sur les cuisses. J'avais du mal à me mettre assise dans mon lit. Je soupçonne qu'elle rajoutait du sucre pour me donner un peu de forces. Pour aller aux toilettes, je longeais les murs. Maman m'aidait à parcourir ce long couloir. J'étais à la limite de tomber. J'avais l'impression que l'appartement tournait autour de moi à chaque fois que je me levais. Maman me caressait la joue et les cheveux. Je voyais dans ses yeux la peur et l'incompréhension. Et je ne pouvais rien lui dire. Je vomissais chaque jour, expurgeant ainsi la puanteur de mon mal. Maman me faisait de temps en temps couler un bain et me déposait dedans. Régulièrement, elle venait voir si j'avais la tête au-dessus de l'eau.

J'ai encore les photos de cette période. Je comprends le désarroi de ma mère. Je n'étais plus qu'un fantôme.

Le médecin m'a dit : « Il faut que tu te soignes toute seule Jeanne. Je ne veux pas t'assommer avec des médicaments à ton âge. Je sais que tu as la ressource pour le faire. Allez, tu dois faire face à ce qui te ronge l'intérieur. Aucun médicament ne te soignera. C'est toi-même qui a les clefs ».

Un jour, mon frère m'a apporté un bébé chat. On s'est

regardé toutes les deux, c'était une minette. J'avais l'impression d'être plus fragile qu'elle. Elle qui venait d'être retirée de sa famille pour arriver chez nous. J'ai d'abord été heureuse et au bout de 5 minutes j'ai dit à mon p'tit frère.

- J'peux pas la garder. J'arrive même pas à prendre soin de moi, comment veux-tu que j'm'occupe d'un animal ? Et puis papa, qu'est-ce qu'il va dire ? Il veut pas d'autres animaux depuis la mort de Youki.

- T'as pas le choix. J'la ramène pas, moi. Si t'en veux pas, tu t'habilles et tu y vas. Y a l'adresse de la dame sur la boîte à chaussures.

Alors je l'ai gardé. Elle a partagé 16 ans de ma vie. Moi qui croyais ne plus avoir de larmes, j'ai vidé encore et encore des litres d'eau salée sur son pelage. Elle venait s'allonger sur moi et ronronnait pour me consoler. C'est la seule qui a connu mon secret.

Malgré sa présence, je ne mangeais toujours pas. Maman m'apportait parfois 1 cuillère à soupe de riz que je ne pouvais pas avaler.

Une nuit, j'ai vu mon arrière-grand-mère en rêve, la petite mémé comme on l'appelait. Elle m'a dit : « Tu dois être forte. Regarde-moi. J'ai vécu des moments terribles, des guerres, des pertes d'enfants et j'ai toujours avancé. Toujours. Tu dois en faire autant. La vie vaut la peine d'être vécue. Crois-moi. Et regarde ma fille, ta grand-mère, tu vois comme elle est forte. Elle prend le recul suffisant pour supporter toutes les

atrocités que la vie dépose sur notre chemin. Tu vas y arriver ».

Je me suis réveillée, une larme au coin de l'œil. J'ai pris cela comme un signe. J'ai pensé à ces deux forces de la nature, hautes comme 3 pommes, maigrettes et pourtant si fortes de caractère.

Maman déposait toujours un morceau de pain frais sur mon plateau et elle partait ensuite, ne voulant pas me voir jeûner. J'ai regardé le pain et j'ai pensé à ma petite mémé. J'ai déchiré un morceau, gros comme mon pouce d'adolescente anorexique. Je l'ai mis à ma bouche et j'ai tout fait pour le garder. Je n'avais qu'une envie, le déposer sur le plateau, mais je devais essayer de manger. J'ai mâché. Mes dents n'y étaient plus habituées. La salive au goût de pain me donnait envie de vomir. Mais je me disais « tu dois y arriver ». J'ai fini par avaler ce morceau. Et j'ai lutté pour le garder. Assise, la cuvette à la main, je me suis mise à respirer très fort. Chaque inspiration était difficile, chaque expiration longue était un gros effort pour garder en moi cet aliment. J' étais angoissée à l'idée de ne pas y arriver. Est-ce que j'aurais la force de mes aïeules ? J'ai fini par m'endormir, assise dans mon lit. Quand je me suis réveillée par le ronronnement de la minette, j'avais l'impression que mes abdos avaient beaucoup travaillé mais je me suis sentie forte pendant quelques minutes. J'avais réussi à surmonter mon angoisse de ne pas garder ce pauvre morceau de pain. Le plateau n'était plus à côté de mon lit. Maman était venue le reprendre pendant mon sommeil. Elle a

dû voir ce morceau en moins et ne m'a rien dit, mais j'ai vu dans ses yeux une lueur d'espoir.

Chaque jour, je mangeais un morceau de pain un peu plus gros. C'est tout ce que je pouvais avaler. Maman m'a apporté une fois du riz. J'ai avalé péniblement une cuillère à café. J'ai senti chaque grain traverser ma gorge. Elle me moulinait le jambon, seule viande que je pouvais manger. Je commençais à jouer avec ma minette. Je pensais chaque jour à ma petite mémé et à ma grand-mère. J'ai pris ma première douche. Quelle douce sensation. L'eau coulait sur moi, debout pour la première fois toute seule, sans le regard inquiet de ma mère.

Le médecin est venu me voir. Elle m'a dit : « Tu vois, tu pouvais y arriver. C'est bien. Je suis fière de toi. Ta maman est soulagée. Tu vas pouvoir reprendre l'école ».

Mon Dieu, l'école, j'avais oublié. Que vont dire mes camarades de classe que je n'ai pas vus depuis bientôt 2 mois. Quels regards vont-ils poser sur ma silhouette amaigrie et mes traits encore tirés ? J'ai très mal dormi la veille. Le matin, je n'ai rien pu avaler. J'étais angoissée. Mes intestins étaient plaqués vers mon dos, le ventre physiquement creux, j'avais du mal à respirer. J'ai ouvert la porte de l'appartement, sac US sur le dos, pris l'ascenseur, seule et j'ai marché jusqu'au lycée. À chaque pas, je me disais que j'avais franchi un cap, que c'était bien. Arrivée devant l'établissement, je me suis rassurée en me disant que j'avais gagné une bataille. Les copains de classe sont venus me voir

en me faisant la bise et se sont mis à parler de tout et de rien. Je les remercie de ne pas avoir fait de remarque. Mon meilleur ami, Christophe, du haut de ses 1m92 m'a fait monter 3 marches pour avoir le regard au même niveau que lui. Il m'a pris par l'épaule et m'a dit à l'oreille : « Si tu as besoin, je suis là. Si tu n'as pas besoin, je suis là aussi ». Je lui ai fait une bise, le regard certainement apeuré et nous avons passé la journée en cours l'un à côté de l'autre.

Je suis rentrée exténuée mais vainqueur de ma journée. Chaque nouveau jour passé était une victoire.

J'ai redoublé ma seconde, bien sûr, avec mon absence. Mais j'en avais besoin. Mes copains sont passés en première et on a gardé le contact. Je me suis fait aussi de nouveaux amis dans ma nouvelle classe. La vie reprenait son cours.

L'été suivant, j'ai eu une nouvelle grande bataille à mener : retourner sur le lieu de villégiature où un homme a bouleversé le cours de ma vie. Puis les années se sont écoulées, faites d'angoisses successives et de victoires sur moi-même.

Aujourd'hui, je suis l'épouse d'un mari aimant. Je chéris chaque jour l'Homme de ma vie malgré les difficultés quotidiennes. Je suis maman d'un enfant de 6 ans que nous avons mis 7 ans à avoir (un autre combat celui-ci aussi!).

Le jour où mon tour sera venu de retrouver mes aïeules, où qu'elles soient, je partirai avec 2 convictions.

La première est qu'on doit toujours laisser la porte de son cœur entrouverte, même si on a envie d'y poser une carapace blindée. Il y aura toujours quelqu'un qui poussera la porte et installera son cœur à côté du nôtre pour y déposer des poussières d'amour, qu'elles soient maternelles, paternelles ou amoureuses. J'ai trouvé ce cœur et je remercie mon Homme de me faire passer ces étapes et de partager ainsi ma vie.

La seconde est qu'il faut toujours se relever pour combattre parce que, comme me l'a dit mon arrière-grand-mère en songe, la vie vaut la peine d'être vécue, même si les obstacles semblent insurmontables, on arrive toujours à gravir la montagne pour y voir l'horizon.

FIN



Publication certifiée par De Plume en Plume le 25-05-2014 :  
<http://www.de-plume-en-plume.fr/>

En savoir plus sur l'auteur : [A quai \(Jeanne\)](#)

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : [Ma petite mémé sur DPP](#)